

Journal de Roubaix

MONITEUR INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD.

ANNONCES & AVIS DIVERS.

Ce journal paraît deux fois la semaine, le mercredi et le samedi.

ABONNEMENT : { Pour Roubaix, 25 fr. par an.
Pour le dehors, les frais de poste en plus.

Un numéro : 25 centimes.

ABONNEMENT ET RÉDACTION :

Au bureau du Journal, 20, rue Neuve,
A ROUBAIX,

Où l'on reçoit les annonces et les réclames.

La rédaction recevra les articles signés indiquant l'adresse de l'auteur, pour le cas où il y aurait à faire des observations.

Le Gérant responsable se réserve le droit d'examen.

Tout ce qui intéresse le commerce à un point de vue général sera inséré gratuitement.

ROUBAIX, 16 mai.

Le *Moniteur* contient dans sa partie officielle : Décrets : prorogant la session de 1857 du Corps législatif jusqu'au 28 mai inclusivement ; — accordant une médaille de 1^{re} classe, en or, au sieur Joseph Hodgson, sculpteur sur bois à Sunderland (Angleterre) ;

Nominations de présidents et de vice-présidents de conseils de prud'hommes.

Un décret impérial du 2 mai courant nomme M. de Natten, employé à la préfecture de police, au commissariat de police de Wattrelos, en remplacement de M. Alexandre, appelé à d'autres fonctions.

Chronique locale.

L'élection pour le renouvellement d'une partie de la Chambre de Commerce de Lille a eu lieu jeudi. Les cinq membres sortants ont été réélus ; ce sont : MM. Bonte, Descat-Leleux, J. Lefebvre, Vanderhaeghe et Watinne-Bossut.

L'établissement, en notre ville, d'un Conditionnement des matières et d'une école élémentaire et théorique de tissage, rencontre de nombreux adhérents.

Tout fait donc espérer que le Conseil municipal comprendra les motifs qui font désirer la création de cette institution dont l'utilité incontestable est généralement reconnue.

Nous avons acquis la certitude qu'on va mettre immédiatement la main aux travaux d'agrandissement de la gare de Roubaix.

L'administration du chemin de fer de Nord, en consacrant à ces travaux une somme de 300 mille francs, a prouvé qu'elle comprenait parfaitement l'importance commerciale de notre ville et la nécessité de faciliter les besoins du service.

CHEMIN DE FER DU NORD.

SERVICE D'ÉTÉ à dater du 1^{er} Mai 1857.

DE LILLE A MOUSCRON.

	mat.	mat.	mat.	mat.	soir	soir	soir	soir	soir	soir	soir
Lille . . . Dép.	5 30	7 30	8 30	10 05	12 »	1 15	3 15	4 40	6 05	8 05	11 »
Roubaix . . .	5 46	7 46	8 46	10 21	12 16	1 31	3 31	4 56	6 21	8 21	11 16
Tourcoing . .	5 52	7 52	8 52	10 27	12 22	1 37	3 37	5 02	6 27	8 27	11 21
Mouscr. Arr.	6 10	8 10	9 10	10 45	12 40	1 55	3 55	5 20	6 45	8 45	

DE MOUSCRON A LILLE

	mat.	mat.	mat.	mat.	mat.	soir	soir	soir	soir	soir	soir
Mouscron. Dép.	6 35	8 30	9 30	11 30	1 15	2 20	4 50	5 50	7 05	9 10	
Tourcoing . . .	5 45	6 45	8 40	9 40	11 40	1 25	2 30	5 »	6 »	7 20	9 20
Roubaix	5 22	6 52	8 47	9 47	11 47	1 32	2 37	5 07	6 07	7 40	9 27
Lille Arr.	5 40	7 10	9 05	10 05	12 05	1 50	2 55	5 25	6 25	8 »	9 45

On nous prie de rectifier quelques détails concernant l'incendie qui a eu lieu mardi dernier, place Notre-Dame, chez M. Tiberghien.

C'est à deux heures et demie que cet incendie s'est déclaré.

Lorsque les Pompiers sont arrivés, on était maître du feu.

Le dommage évalué approximativement (par un témoin) à 3,000 fr., excédera, assure-t-on, le double de cette somme.

Nous apprenons avec une vive satisfaction que le traité concernant l'établissement des bains et lavoirs publics à Tourcoing vient d'être signé.

Nous ne saurions trop féliciter l'administration municipale de son empressement à conclure une affaire si utile pour la classe ouvrière.

Nous espérons que la ville de Roubaix dotera très-prochainement la population d'un établissement semblable.

Nous savons qu'aujourd'hui même cette question doit être décidée.

Mercredi soir vers onze heures, sur la route de Lannoy, un de nos concitoyens découvrit sur le bord d'un fossé un jeune enfant dont les gémissements avaient attiré son attention.

Questionné sur la cause de ses pleurs, cet enfant répondit qu'il avait faim et qu'ayant désobéi à ses parents, il n'osait se présenter devant eux.

Il était parti le matin en compagnie de quelques camarades amateurs de la promenade, et qui avait depuis longtemps déjà formé le projet de visiter Lannoy.... et ses monuments.

Le dîner des gamins, composé du déjeuner que l'un d'eux emportait d'habitude à l'école, suffit à peine pour rassasier les coureurs, que l'exercice et le grand air avaient mis en appétit.

La journée fut moins gaie qu'on ne l'avait espéré ; le manque de vivres... et d'espèces fit songer de bonne heure à la retraite, et la discordie s'étant mise de la partie, on se sépara.

Notre bambin, laissé seul sur la grand-route, voulut rentrer au plus tôt chez ses parents, et prit un chemin qu'il ne connaissait pas. Inutile de dire qu'il s'était égaré.

Notre concitoyen reconduisit chez ses parents le petit fugitif, dont la disparition avait causé une inquiétude que chacun comprendra.

On a exprimé des doutes sur la production des arbres fruitiers pour 1857. On a craint l'effet des vents du Nord et de l'est, accompagnés d'une sécheresse persistante, sur la floraison des cerisiers et des poiriers en plein vent. Aujourd'hui ces craintes se sont dissipées. Tous ceux qui cultivent ces sortes d'arbres plantés dans les conditions normales et entretenus dans un état de grande propreté, peuvent reconnaître que le fruit des variétés rustiques et acclimatées est parfaitement noué.

Les cerisiers sont déflorisés. La floraison des poiriers est à sa dernière période. A cause de la maladie dont a souffert le prunier, depuis deux ans, sa floraison a été partielle, surtout dans les terres légères et peu consistantes. Le pommier a commencé, depuis une dizaine de jours, à épanouir sa corolle. Les courts-pendues et les reinettes ne fleurissent, on le sait, qu'à la fin du mois de mai, un peu plus tôt ou un peu plus tard, suivant l'état de la température printanière.

La pluie survenue ne peut que produire le meilleur effet possible sur les fruits noués des cerisiers, des poiriers et des abricotiers en plein vent, ainsi que sur les bouquets floraux du pommier.

En ce moment, il est à peu près certain que l'année 1857 sera une année d'abondance pour les jardins de Lille. Espérons qu'il en sera de même pour ceux des environs.

Il y a, dans la plupart de nos campagnes, un abus qui est un peu du genre de ce qu'on appelle le *mauvais gré*.

Lorsqu'il s'agit du renouvellement des baux pour le bien des pauvres ou pour le bien appartenant aux fabriques, les intérêts se coalisent, on passe des compromis pour s'assurer l'adjudi-

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX.

16 MAI 1857.

LE PRINCE

ROMAN HISTORIQUE. (4)

I.

DEUX VOYAGEURS.

A la fin du mois de juin 1796, une voiture à deux chevaux, suivant la route de Riga à Saint-Petersbourg, avait déjà dépassé Oranienbaum et s'approchait de Péterhof.

Par suite de la rapidité de leur course, les chevaux harassés ruisselaient de sueur et ralentissaient le pas, quoique sans cesse excités par le fouet du cocher, qui tenait les rênes en homme expert. Un paysan russe courait à côté de la voiture.

Deux personnes occupaient l'intérieur : un homme d'environ vingt-quatre à vingt-cinq ans et un autre, plus jeune. Ils étaient engagés dans un entretien qui les absorbait tout entiers.

« Vous n'êtes pas franc, monsieur, disait le plus âgé ; vos assertions se contredisent : ce que vous affirmez dans un moment, vous le niez dans un autre. Vous montrez, en outre, un embarras qui vous rend encore plus suspect. Je ne suis pas un agent de la police, et je vous parle en ami sincère ; mais songez, monsieur,

(1) La reproduction de ce feuilleton est interdite.

que la police russe n'entend pas raillerie. Vous pâlissez... Que dois-je croire ? »

L'autre, qui pouvait avoir de dix-huit à vingt ans, avait changé de couleur, en effet, à ces mots de police russe, et il regardait son interlocuteur en face, comme pour lire dans ses yeux, s'il devait, ou non, le craindre.

Ce jeune homme était d'un extérieur agréable ; son maintien manquait, il est vrai, de cette assurance qui ne s'acquiert qu'avec les années ; mais on remarquait dans ses mouvements une mâle résolution, qui le rendait plus intéressant encore. Il était grand, presque aussi grand que son compagnon, et sa maigreur, loin d'avoir rien de maladif, trahissait plutôt la vigueur croissante de la jeunesse qu'une vie déréglée. Ses joues légèrement hâlées changeaient de couleur aussi rapidement que celles d'une jeune fille au cœur timide et naïf.

Son compagnon de voyage était un homme fait, fort et énergique, à la physiologie ouverte et mâle. Son front élevé annonçait du caractère et du courage ; dans ses yeux bruns rayonnaient l'intelligence et les graves pensées ; en y plongeant un regard plus profond, on y découvrait une sombre flamme, un feu mélancolique qui ne trahissait pas une passion effrénée, mais une passion adoucie par une lutte sérieuse. Sa physiologie en recevait une expression sentimentale et noble qui attirait vers lui.

« Vous voulez deviner ce que je pense de vous, poursuivit-il, s'apercevant que le regard scrutateur du jeune homme ne le quittait pas ; je vais vous satisfaire. Je vous regarde comme un cœur bon et loyal ; mais je crois que vous manquez complètement d'expérience, et que ce sont les circonstances qui vous ont lancé de par le monde, à moins toutefois que l'esprit aven-

tureux de la jeunesse ne vous ait fait quitter vos foyers. Quand je vous ai rencontré à la poste de Riga, vous étiez dans une situation qui m'a touché, et vous savez vous-même si je n'ai pas agi de mon mieux à votre égard. »

Le jeune homme saisit vivement et serra avec effusion la main de son interlocuteur.

« Oh ! oui, monsieur, dit-il, vous m'avez traité comme un frère. Par le ciel ! personne n'eût fait davantage pour moi. On allait découvrir que mon passe-port était faux ; votre intervention m'a sauvé. »

— Grâce à ma qualité de courrier.

— N'importe ! vous m'avez sauvé. Mais ce n'est pas tout ; voyant mon embarras et l'épuisement de ma bourse, vous m'avez offert une place dans votre voiture. O monsieur, que de bontés ! comment vous témoigner ma reconnaissance ?

— Vous le pouvez.

— Bites-moi comment, et...

— Confiez-vous franchement à moi. »

Le visage du jeune homme s'assombrit et il baissa les yeux avec embarras.

« Vous me disiez hier que vous vous appeliez Worowitsch et que vous étiez de Mitau ; aujourd'hui, vous vous êtes donné le nom de Wornowitsch, et vous avez prétendu être de Witebsk. »

— Pardonnez-moi, je vous en supplie, pardonnez-moi, dit le jeune homme, en rougissant et en serrant de nouveau la main à son compagnon : il est bien possible que j'aie confondu les noms, mais ce n'a pas été à dessein. Mon nom est Worowitsch ; je suis de Mitau. »

L'autre se mit à regarder par la portière d'un air distraité ; l'assertion de Worowitsch ne paraissait pas le convaincre, et sa physiologie s'anima d'une expression de mécontentement

qu'il s'efforça de cacher par délicatesse ; aussi son compagnon ne s'en aperçut-il pas et retomba-t-il bientôt dans ses méditations.

« Je ne sais, reprit le premier, après un moment de silence, ce qui m'attire vers vous. C'est, je crois, votre jeunesse, votre inexpérience visible, votre situation critique, et la chaleur avec laquelle vous vous êtes exprimé sur différents sujets. Plus j'ai pénétré votre caractère, plus vous m'avez rappelé quelques années de ma vie où je me trouvais à peu près dans votre position d'aujourd'hui ; il vous manque cependant une chose que je possédais : la franchise. A votre âge, on devrait pouvoir être franc. Il est vrai que je n'ai pas le droit d'exiger votre confiance ; aussi n'y fais-je appel que... je ne sais guère moi-même pourquoi. Vous êtes tombé comme des nues en mon pouvoir, et, arrivés à Saint-Petersbourg, nous nous séparons peut-être pour ne nous revoir jamais. Moi-même, je suis encore jeune ; mais j'ai suivi de bonne heure l'école de l'expérience, et je serais heureux de vous être utile. Que comptez-vous faire, à votre arrivée dans la capitale ? »

Pour toute réponse, Worowitsch leva les yeux d'un air de trouble, et ne tarda pas à reprendre le cours de ses muettes réflexions.

« En vérité, vous êtes une énigme, ajouta son interlocuteur avec quelque impatience ; je serais affligé de ne pouvoir conserver la bonne opinion que j'ai conçue de vous ; mais... »

Un mouvement d'épaules plus expressif que toutes les paroles acheva la phrase.

Le jeune homme releva vivement la tête et ouvrit de grands yeux.

« Que voulez-vous dire ? » demanda-t-il.

Il y avait dans ce mouvement tant de fierté naturelle, de mâle franchise, de pureté de